

Gilbert Molinier

*Lorsqu'Alain Badiou se fait historien :
Heidegger, la Deuxième Guerre mondiale, et coetera*

« [L]e spectacle que m'a offert l'université a contribué à m'exorciser complètement,
à me délivrer d'une catharsis qui s'est achevée à la Sorbonne
quand j'ai vu mes collègues, tous ces singes
qui lisaient Heidegger et le citaient en allemand. »¹

Vladimir Jankélévitch

Résumé. — Cette étude traite d'une dénégation collective. Situante ses recherches au niveau et dans la lignée des prestigieux penseurs de la question de l'Être, Parménide, Aristote, Malebranche..., Alain Badiou rencontre Martin Heidegger. Or, celui-ci est soupçonné d'avoir été et/ou d'avoir toujours été nazi inconditionnel. Souhaitant effacer une telle tache, Alain Badiou affirme, d'une part : « [II] n'y a absolument pas besoin de chercher dans sa philosophie des preuves qu'il était nazi, puisqu'il était nazi, voilà ! [...] » ; d'autre part et en même temps, il infirme : « C'est bien plutôt dans ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, etc. » Cet « etc. » contient donc « ce qu'il a pensé, ce qu'il a écrit ». C'est sur une telle dénégation collective que s'appuient encore l'enseignement et la recherche universitaires dans de nombreux pays, en particulier en France. Or, une dénégation si marquée ne va pas sans produire des effets négatifs.

Resümee. — Ursprung der folgenden Bemerkungen ist eine kollektive Verneinung. Alain Badiou, der es liebt, seine Forschungen auf die Ebene und in Übereinstimmung mit den angesehenen Denkern zur Frage des Seins, Parménides, Aristoteles, Malebranche... zu stellen, trifft einen gewissen Martin Heidegger. Dieser steht jedoch im Verdacht, ein bedingungsloser Nazi gewesen zu sein und/oder immer nazi gewesen zu sein. Aber dann? Macht nichts! Alain Badiou, der einen solchen Schönheitsfehler ausmerzen möchte, sagt einerseits: "Es ist absolut nicht nötig, in seiner Philosophie nach Beweisen dafür zu suchen, dass er ein Nazi war, da er ein Nazi war, das war's! [...] "; andererseits und gleichzeitig verneint er: » Es ist vielmehr darin, was er gemacht hat, was er gesagt hat, etc. » Dieses « etc. » beinhaltet selbstverständlich, « was er gedacht hat, was er geschrieben hat. ». Auf einer solchen kollektiven Verneinung gedeihen Lehre und Forschung an Universitäten in vielen Ländern, insbesondere in Frankreich. Nun, eine so erstaunliche Verneinung ist nicht ohne negative Auswirkungen.

Mots clefs : Alain Badiou, Martin heidegger, Hitler, dénazification, Adenauer, bataille de Kursk.

¹ V. Jankélévitch, Interview de R. Maggiori et de J.-P. Barou, in *Libération*, le 10 juin 1985. Cité in *De la pourriture*, pages 134-135.

*

En 1987, après la parution de l'ouvrage de Victor Farias, *Heidegger et le nazisme*², la communauté des philosophes français dut enfin convenir que Martin Heidegger n'a pas quitté le NSDAP en 1934, comme elle le prétendait à l'unisson jusqu'alors, mais que son adhésion ne s'interrompt qu'au jour de la dissolution dudit parti, soit le 8 mai 1945. Jusqu'ici, exagérément confiante, elle avait vécu sur la foi d'un propos privé où lequel Martin Heidegger aurait qualifié de « *grosse bêtise* »³ - son adhésion au NSDAP. Un tel acte de contrition si modérée ne méritait-t-il pas le pardon ? Pas si sûr, lorsqu'on crut en avoir fini avec la « *grosse bêtise* », il fallut en même temps reconnaître que la « *grosse bêtise* » - soit les convictions profondément nazies du Penseur - ressuscita avant que d'être morte... Pis encore, jamais le philosophe n'estimera devoir admettre un sérieuse erreur de parcours. Illustre-t-il ainsi quelque chemin qui ne mène nulle part ?

La communauté des philosophes ne voulut renoncer à rien. Pour préserver la pureté philosophique des œuvres du Maître, on déclara à l'unisson qu'« *il ne fallait pas confondre l'homme et l'œuvre* »... On admit donc, sans soumettre cette affirmation à la critique, qu'il existait une espèce d'étanchéité entre la pureté philosophique des contenus des ouvrages écrits par... mais par qui donc si l'homme Martin Heidegger est étranger à cette entreprise ! Mais alors, qui donc aurait écrit cette œuvre monumentale ; qui donc porterait la responsabilité de son écriture, de sa publication et de sa diffusion ? Admettons qu'une telle configuration psycho-pathologique - sorte de schizophrénie accommodante privilège des savants » - soit vraisemblable. Comment se fait-il que le philosophe Martin Heidegger, n'ait jamais envisagé d'interroger celui qui fut toujours membre actif, militant actif, d'une entreprise criminelle ? Non pas au titre de 'suiveur' (*Mitläufer*), mais à celui de responsable, d'individu sérieusement 'compromis' (*Belastet*)... Comment ces deux Martin Heidegger pouvaient-ils si bien vivre ensemble ?

On a pu écrire que « La résurgence de la polémique sur Martin Heidegger doit beaucoup à l'extraordinaire obstination de ses partisans contre l'accumulation de preuves attestant du nazisme et de l'antisémitisme du philosophe »⁴. Certes, mais face à l'*accumulation des preuves*, cette obstination relève plus de l'entêtement dans la dénégation.

Elle rencontra des écueils, notamment, après Victor Farias, les publications de *L'introduction du*

² V. Farias, *Heidegger et le nazisme*, Paris, Éditions Verdier, 1987. Alors, dans un article du *Monde* daté du 14 octobre 1987, intitulé « Heidegger était-il nazi ? », Roger-Pol Droit écrit : « Implacablement documenté, ce livre est une bombe. »

³ Heidegger aurait dit, à propos de son engagement précoce et entier dans le national-socialisme : « *Es war die grösste Dummheit meines Lebens...* ». Voir <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2018/07/31/betise-philosophie-heidegger/> (George-Arthur Goldschmidt, „De la bêtise en philosophie“). NDLR : Cette formule n'est pas véritablement publique : Heidegger l'a confiée à des disciples pour qu'ils la répandent.

⁴ A. Garrigou, « Si Heidegger avait été en prison », in *Le Monde diplomatique*, le 23 septembre 2014.

nazisme dans la philosophie d'Emmanuel Faye en 2005⁵, l'édition des premiers tomes des *Schwarze Heft*⁶ (*Cahiers noirs*) de Martin Heidegger entre 2014 et 2018 et les deux ouvrages de François Rastier, *Naufrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui*⁷ paru en 2015 et *Heidegger, Messie antisémite. Ce que révèlent les Cahiers noirs*, 2018.

Face à ces faits, on peut constater qu'il n'y a pas de vraie polémique, pas de véritable *disputatio*. On assiste plus à un refus d'organiser une vraie polémique ou une vraie confrontation. Une véritable controverse philosophique menée sur le seul terrain argumentatif risque d'être reportée. L'introduction de *Heidegger, messie antisémite*, ne manque pas de souligner cette difficulté. François Rastier écrit : « La rationalité critique en philosophie et dans l'ensemble des sciences, *l'histoire en premier lieu*, se voient bien entendu mises en cause comme dépassées, oppressives et impérialistes »⁸. Il constate que « Badiou a préfacé et publié en 2016 son séminaire sur Heidegger sans même mentionner l'existence des *Cahiers noirs* »⁹.

Prenons dans ce qui suit un exemple éclairant de ces petits arrangements avec l'histoire, l'histoire de Martin Heidegger plongé dans une histoire allemande revisitée - il serait plus juste de dire révisée - par Alain Badiou.

I / ALAIN BADIOU PARLE...

Le 24 mai 2015, au cours d'une rencontre organisée à la librairie *Les Tropiques*¹⁰ intitulée « *Heidegger, le plus suspect des trois...* », Alain Badiou, d'entrée, situe ce titre énigmatique en référence à une histoire déjà ancienne, soit son séminaire de 1986 consacré à Martin Heidegger, « *troisième volet d'un ensemble consacré à la question de l'Être* ».

Il rappelle qu'alors, il avait « *décidé de traiter ce sujet en trois temps : premièrement la question de l'Être dans son origine reconnue la plus fondamentale, c'est-à-dire le poème de Parménide qui, pour la première fois [indique] que l'Être est la grande question et que cette question culmine dans cette affirmation [...] Le penser et l'Être sont le même. [...] C'est le point de départ de l'ontologie. [...] Le premier des suspects...* »

« *Le second volet est cette déclinaison de cette question l'Être dans la figure qui va s'imposer jusqu'à l'âge classique, à savoir que la pensée de l'Être est en réalité la pensée de l'Être suprême [...] L'ontologie devient alors*

⁵ À propos de son engagement précoce et entier dans le national-socialisme, Heidegger a écrit : *Es war die grösste Dummheit meines Lebens...* ». Voir <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2018/07/31/betise-philosophie-heidegger/> (George-Arthur Goldschmidt, „De la bêtise en philosophie“).

⁶ Le premier et le deuxième volume (1931-1938. Tomes 94 et 95 de la *Gesamtausgabe*) paraissent en allemand en février et mars 2014. Le quatrième volume est paru en mars 2015.

⁷ F. Rastier, *Naufrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui*, Paris, PUF, 2015, 268 pages. *Heidegger, Messie antisémite. Ce que révèlent les Cahiers noirs*, Le bord de l'eau, Paris, 2018, 186 pages.

⁸ Ouv. cit., page 13.

⁹ *Heidegger, Messie antisémite*, p. 173.

¹⁰ Librairie *Les Tropiques*, 63, rue Raymond Losserand, 75014 Paris 14e.

une théologie. Le morceau central de cette question est celle des preuves de l'existence de Dieu. [...] Malebranche est le seul qui dise que la clef de la pensée philosophique de l'Être, c'est la religion catholique. »

Heidegger reprend cette question. « [...] Heidegger s'empare de cette question avec cette façon profonde et inattaquable propre aux Allemands qui savent s'emparer d'un problème... ou d'un pays... [...] On a donc Être et temps avec Heidegger, puis L'Être et le néant avec Sartre ; enfin, L'Être et l'Événement, avec moi. »

(22') Le troisième suspect... « Parménide a toujours été suspect de... poésie. [...] Il appartient donc à la préhistoire de la philosophie. Malebranche est soupçonné de religion, d'être un curé. De quoi Heidegger est-il donc suspect ? Eh bien, il est soupçonné de nazisme ! »

(23'10) « C'est un tout p'tit peu plus grave que d'être soupçonné de poésie... ou même, que d'être soupçonné de religion. Soupçonné d'être nazi, dans le monde contemporain est devenu le plus grave des soupçons. [...] On sait bien qu'aujourd'hui, soupçonné d'être communiste est au moins aussi grave que d'être soupçonné de nazisme. Être nazi, ce n'est pas une carte de visite présentable... En vérité, le soupçon est d'autant plus frappant que c'est vrai. A vrai dire, ce n'est pas un soupçon. »

« Là, on a un engagement précis : - l'acceptation du Rectorat de l'Université par les nazis, on a... - un éloge du Führer, on a... - une apologie du nationalisme allemand

Alors, il a été nazi comme beaucoup de gens en Allemagne en ce temps-là, comme beaucoup d'intellectuels et de savants. Pas besoin d'avoir une vision idyllique de tout cela. »

(25') « Donc, tout le monde s'est demandé qu'elle était la relation entre ce devenir nazi et l'entreprise qui prenait la forme de la question de l'Être. La vision de la philosophie de Heidegger a été soupçonnée. Ce que je pense, c'est que ce n'est pas une bonne manière de lire Heidegger, parce que c'est une manière qui consiste uniquement à considérer sa philosophie comme si elle était un dossier policier... chercher désespérément dans la philosophie les traces, les racines, les indications autour d'une seule conviction finalement considérée comme importante, c'est la preuve qu'il était nazi.

(25'40) À cela, je fais deux objections. Premièrement, il n'y a absolument pas besoin de chercher dans sa philosophie des preuves qu'il était nazi, puisqu'il était nazi, voilà ! Franchement, ce n'est pas dans Sein und Zeit qu'on trouve les preuves les plus flagrantes du nazisme de Heidegger. Là-dessus, je suis catégorique. C'est bien plutôt dans ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, etc. »

« Deuxièmement, en réalité, on veut établir la réciproque, à savoir que sa philosophie est nazie, et cela n'est pas la même chose que dire que lui a été nazi. Il a été nazi en tant qu'engagement politique dans l'Allemagne d'alors. Il a, d'autre part, élaboré de longue date, une philosophie spécifique. Il a été condamné pour son nazisme à la Libération, on ne le dit jamais. Il est passé en procès... devant un tribunal. Il a été condamné pour appartenance au parti national-socialiste. Il a été exclu de l'enseignement pendant un certain nombre d'années. Ce n'est pas une question qui est tombée du ciel, ce n'est pas une révélation extraordinaire, etc. Il a été jugé et condamné pour son appartenance au parti nazi. Ça, c'est la question de son nazisme... »

La question de sa philosophie demeure comme une interrogation significative et importante. C'est la raison pour laquelle, d'une part, je ne suis absolument pas enclin à rallier le camp de ceux qui cherchent absolument à laver

Heidegger de tout soupçon nazi. Il y a une série de heideggériens convaincus, voire fanatiques, surtout en France [...] qui veulent absolument prouver qu'il n'a jamais été nazi. C'est une absurdité. [...] Les Allemands n'en veulent plus...

Le procès en nazisme n'a rien d'intéressant ni de nouveau. Il a eu lieu. Après quoi, on lit sa philosophie, et puis on voit. [...]

On en vient au cœur de la question. En réalité, ce que je vais retenir de Heidegger, c'est la force avec laquelle il organise le retour à la question de l'Être. Personne ne peut nier que ce soit un geste philosophique. Il faut quand même beaucoup d'artifices pour dire que, en soi, faire en sorte que la philosophie fasse un retour à l'Être est une opération nazie. C'est difficile à démontrer.

(37) « *Seul un Dieu peut nous sauver ! Un Dieu, qu'est-ce que c'est ? Il a quand même montré qu'à un certain moment - Seul un Führer peut nous sauver !*

[Seul un Maréchal !] *Le Maréchal gâteux, c'est la version française... On ne fera jamais aussi bien que les Allemands ! Entre la figure du Führer dans l'Allemagne dans les années 1933 et celle d'Angela Merkel, il y a un soupçon de décadence allemande. [...] Hitler est véritablement un meurtrier, un assassin. Il a quand même réussi à mettre aux Allemands sac au dos pour aller conquérir le monde. Hitler, c'est le massacre généralisé [...] C'est la guerre comme seule figure d'existence de la politique. Et la guerre conquérante, meurtrière, etc. Y compris les juifs, c'est traité comme une guerre. C'est un homme de la guerre. Tandis que notre Maréchal Pétain a dit aux Français : 'Posez votre sac !'*

(59) « *Finalement, ou bien les Allemands pensent ce qu'ils ne font pas, ou bien ils font ce qu'ils ne pensent pas. Le nazisme, c'est un peu cela. Moi, je reste stupéfait, mis à part les crimes abominables, etc. Une question en soi reste celle d'une adhésion des Allemands à cette affaire jusqu'au bout, jusqu'au bout. C'est pourquoi, lorsque le Débarquement a eu lieu, les Alliés pensaient que cela allait être une promenade, que l'Allemagne était fichue, mais non, ils se sont battus comme des chiens, jusqu'au bout. Cela a été une guerre meurtrière, terrible... La contre-offensive des Ardennes... vraiment au moment où tout est perdu. En plus, ils continuaient à faire marcher les convois des déportés, à exterminer les juifs jusqu'à la dernière minute. On ne me fera pas croire que tout cela était le fait d'une simple poignée de gens. Non, il y avait vraiment une ligne. Donc, c'est pour cela que je dis, que d'une certaine manière, ils faisaient absolument avec une discipline, une férocité, et donc aussi un courage, parce qu'ils sont morts par millions dans cette affaire, quelque chose dont le contenu de pensée était soit inintelligible, soit affreux. »*

(61'30") « *Nietzsche... c'est une Allemagne différente. C'est la grandeur de Nietzsche. C'est un Allemand différent. C'est un Allemand absolument tenté, fasciné par la France, l'Italie [...] C'est un Allemand qui déteste l'Allemagne. Il faut se hausser, se libérer assez fortement quand on est Allemand, de détester l'Allemagne. Le nationalisme allemand est une chose puissante qui renaît sans cesse de ses cendres, se reconstitue. [Nietzsche], c'est quand même autre chose que la prédication forestière de Heidegger. Il y a une sainteté de Nietzsche. Il renonce à être Dieu... Ce n'est pas Heidegger qui aurait renoncé à être Dieu ! »*

II / REMARQUES ET COMMENTAIRES

II / 1 / « D'un si legier trebuchement de paroles... »¹¹

À l'occasion de cette prestation, Alain Badiou demande que l'on sache faire une distinction, entre, d'un côté, l'homme Heidegger, adhérent fidèle et militant actif du NSDAP - de 1933 à 1934 ! - membre actif d'une monumentale entreprise criminelle ; et, d'un autre côté, l'auteur d'une œuvre philosophique non moins monumentale, supposée tournée vers un humanisme nouveau. Badiou affirme : « *on veut établir [...] que [la philosophie de Heidegger] est nazie, et cela n'est pas la même chose que dire que lui a été nazi.* Il a été nazi en tant qu'engagement politique dans l'Allemagne d'alors. Il a, d'autre part, élaboré de longue date, une philosophie spécifique. »

Et le charme opère... Mais, s'il est certain qu'Alain Badiou parvient à séduire son public, il n'est pas sûr qu'il ait réussi à le convaincre, ni selon les critères de la rationalité, ni selon ceux de la vérité historique. Et il est encore moins certain que Badiou ait réussi à s'en convaincre lui-même.

Reportons-nous à ce passage (25'40). Alain Badiou dit : « *Premièrement, il n'y a absolument pas besoin de chercher dans sa philosophie des preuves qu'il était nazi, puisqu'il était nazi, voilà ! Franchement, ce n'est pas dans Sein und Zeit qu'on trouve les preuves les plus flagrantes du nazisme de Heidegger. Là-dessus, je suis catégorique. C'est bien plutôt dans ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, etc.* »

« Un si legier trébuchement de parole » ... Cette phrase est capitale. Ces formes négatives sont connues, bien connues, trop connues : « *il n'y a absolument pas besoin...* », « *franchement, ce n'est pas dans...* ». Traduction : « La condamnation est le remplacement intellectuel du refoulement, son Non en est sa marque même, un certificat d'origine, à peu près comme le 'Made in Germany' »¹².

Si le lecteur de ces lignes veut bien se reporter à la vidéo, à ce très court instant (26' 4''- 26' 10''), le temps de prononcer ces derniers mots, Alain Badiou se rend compte, un centième de seconde, mais trop tard, qu'il dit malgré lui ce qu'il veut à toute force tenir bien caché. En effet, que peut bien tenir bien *caché* cet « *etc.* » dans cette dernière phrase ? Sinon un « *et toute la suite de ce qu'il a fait, dit* », soit « *... tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a écrit* ». La phrase complète et exacte devient donc :

« *C'est bien plutôt dans ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, ce qu'il a pensé, ce qu'il a écrit qu'il faut chercher les preuves qu'il était nazi.* » On ne le fait pas dire.

¹¹ Cité dans J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse », in *Écrits*, Édition du Seuil, 1967. « Donne en ma bouche parole vraie et estable et fay de moy langue caulte ». (*L'Internele consolacion*, XLV^e Chapitre : qu'on ne doit pas chascun croire et du legier trebuchement de paroles). « Cause toujours ». (Devise de la pensée causaliste).

¹² S. Freud, « La dénégation », in *Résultats, idées, problèmes*, PUF.

II / 2 / Sur une prétendue dénazification

Toutes les interventions de Badiou consistent d'abord à contextualiser le nazisme de Heidegger, c'est-à-dire, à l'isoler en le replaçant dans le passé, passé révolu ; à banaliser le cas Heidegger, un homme ordinaire : « Là, on a un engagement précis : l'acceptation du Rectorat de l'Université par les nazis, on a un éloge du Führer, on a une apologie du nationalisme allemand. [Il] a été nazi comme beaucoup de gens en Allemagne en ce temps-là, comme beaucoup d'intellectuels et de savants. »

Concernant le passé nazi de Heidegger, il y aurait en sus, prescription. Alain Badiou poursuit : « [Heidegger] a été condamné pour son nazisme à la Libération, on ne le dit jamais. Il est passé en procès... devant un tribunal. Il a été condamné pour appartenance au parti national-socialiste. Il a été exclu de l'enseignement pendant un certain nombre d'années. Ce n'est pas une question qui est tombée du ciel, ce n'est pas une révélation extraordinaire, etc. Il a été jugé et condamné pour son appartenance au parti nazi. Ça, c'est la question de son nazisme... »

Bien que toutes ces affirmations soient présentées sur le ton de l'évidence comme des faits historiques avérés et indiscutables, aussi bien considérées dans leur totalité que dans leur singularité, elles sont, soit inexactes, soit fausses, soit trop vagues, soit partiellement fausses, aussi bien d'un point de vue logique que d'un point de vue historique.

Comment Heidegger aurait-il pu être jugé par un tribunal à la Libération ? « À l'automne 1944, lorsque les troupes alliées franchirent les frontières du Reich, elles promulguèrent une première résolution selon laquelle tous les tribunaux allemands resteraient fermés jusqu'à nouvel ordre. »¹³. Mais, face aux chaos dus à l'arrivée massive d'expulsés des territoires de l'Est, à l'explosion de la criminalité, au développement du marché noir, les alliés durent les rouvrir au début de l'année 1946. Évidemment, la plupart des juges étaient d'anciens membres du NSDAP.

À la veille du 8 mai 1945, l'Allemagne compte plus de 8,5 millions de membres du NSDAP, sans comptabiliser les millions d'autres embarqués dans des associations diverses et annexes. AB affirme que MH « a été condamné pour appartenance au parti national-socialiste ». Il sous-entend donc que les 8,5 millions de membres du NSDAP allemands ont été, pour le moins, « exclus » de leur branche professionnelle pendant un certain nombre d'années. » Un tel sous-entendu est impensable, logiquement impensable. Si tel avait été le cas, plus une seule administration, plus une université, plus un lycée, plus un hôpital, plus un tribunal, plus un service de police, plus une administration... n'auraient fonctionné. Heidegger n'a pas été condamné pour son « appartenance au parti national-socialiste ». Personne n'a été condamné pour son appartenance au parti national-socialiste. Annie Lacroix-Riz écrit : « Toutes les institutions connurent la même évolution, magistrature, enseignement, instances de "dénazification", partis politiques, syndicats

¹³ N. Frei, *Karrieren in Zwielficht. Hitlers Eliten nach 1945*, Frankfurt/New York, 2001, Seite 188 (Traduction de l'auteur. GM).

(pour lesquels le SPD obtint des Américains des ménagements que ceux-ci n'estimaient pas nécessaires dans la sphère gouvernementale, confiée à l'ancien *Zentrum*), etc. »¹⁴.

Il y a eu les procès de Nuremberg, tenus par des juridictions internationales créées pour cette exceptionnelle circonstance, devant lesquels Heidegger n'a jamais été renvoyé. Puis il y a eu des « *Commissions de dénazification* » créées par les troupes d'occupation. « [...] Les instances créées par les Alliés (commissions de dénazification instaurées en mars 1946 par les Américains et en 1947 par les Français et les Britanniques) avaient à charge de classer la population selon cinq grandes catégories : les 'principaux coupables' (*Hauptschuldige*), les individus 'compromis' (*Belastete*), les individus 'peu compromis' (*Minderbelastete*), les 'suiveurs' (*Mitläufer*) et les individus 'exonérés' (*Entlastete*). Or, selon l'expression désormais consacrée de Lutz Niethammer, les chambres de dénazification sont devenues une gigantesque 'fabrique de suiveurs' [...] ces chambres ont en effet classé moins de 3 % des individus ayant comparu dans les deux principales catégories de coupables. [...] Ainsi, la dénazification s'est transformée en un processus de réhabilitation, qui facilite la réintégration des agents initialement évincés, en particulier dans les administrations. »¹⁵

Plus étrange encore, Badiou fait comme si la dénazification avait une consistance empirique sans ambiguïté. Or, elle est très problématique. Le début de la *dénazification* marque aussi sa fin. Par exemple, dans *Le Tournant*, Klaus Mann écrit : « Dans notre zone d'occupation, les plaintes les plus amères viennent aujourd'hui de ceux des Allemands qui ont autrefois appartenu à des partis politiques libéraux ou orientés à gauche. Le cas d'un certain Dr Britsch est caractéristique : seul et unique social-démocrate au conseil municipal de Cologne, il vient, d'après l'agence Reuters, de démissionner de son poste de directeur du personnel, car toutes ses suggestions en matière de recrutement ou de renvoi de fonctionnaires étaient sabotées par la majorité catholique. De nombreux responsables administratifs, à Weimar, Francfort, Munich et autres villes, qu'ils soient de gauche ou même simplement libéraux, ont déclaré se voir dans l'obligation de suivre l'exemple de leur collègue de Cologne. Nos services semblent superflus, voire indésirables, constatent ces hommes avec une amertume extrême. D'anciens nazis sont nommés, aux conseils municipaux ou dans l'administration du pays, aux postes qui ont le plus de responsabilités... »¹⁶.

Ce processus de césure politique de l'après-1945 se conjugue avec une forte continuité des carrières des personnels de la fonction publique issus de la période nazie jusqu'aux plus hauts postes, processus lui-même accéléré par le retournement des alliances. C'est le même Klaus Mann qui, dès juillet 1945, constate avec effroi : « En Allemagne, on n'a pas cessé de me demander s'il était vrai que les 'Anglo-américains' allaient sous peu déclarer la guerre à l'Union soviétique -

¹⁴ Annie Lacroix-Riz, « Paris face aux relations politiques germano-américaines, 1945-1949 », www.europa.clio-online.de/essay/id/artikel-3320.

¹⁵ <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2014-1-page-3.htm#> Marie-Bénédicte Vincent, « De la dénazification à la réintégration des fonctionnaires. Comment construire une éthique de la fonction publique en Allemagne de l'Ouest après 1945 ? », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2014/1 (N° 121), pages 3 à 19.

¹⁶ Klaus Mann, Lettre du 27 juillet 1945. Citée dans *Le Tournant*, Paris, Actes Sud, 1984, page 664-665, traduction de Nicole Roche.

évolution des choses que le peuple de Seigneurs' déchu semble attendre avec un sombre sourire de béatitude »¹⁷.

Longtemps, on a bâti des murs de silence autour de ces questions... Aujourd'hui, alors que cette histoire a perdu de sa force explosive, alors que les derniers criminels survivants disparaissent, il est moins douloureux de revenir aux faits.

C'est dans un contexte politique pronazi¹⁸ que Konrad Adenauer devient le premier Chancelier de la République fédérale allemande. Aussitôt, il nomme un ancien procureur nazi comme ministre de la justice. En 1949, à Bonn, nouvelle capitale de la RFA, le juriste Hans Maria Globke¹⁹ fait son entrée à la nouvelle chancellerie dans le sillage de Konrad Adenauer. Il va rapidement devenir l'éminence grise de ce dernier. Il occupe un bureau voisin du sien. Tout ce qui est important passe par lui. Chef de la chancellerie fédérale de 1953 à 1963, il fut l'indéfectible protégé du Chancelier et de la CIA. Entré en 1929 au ministère de l'intérieur comme juriste, il a été l'exécutif des ordonnances raciales de 1936, le spécialiste des critères permettant de dire qui est juif et qui ne l'est pas.

« Il faudra attendre la fin de l'année 1963 pour que, pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, une cour fédérale allemande s'apprête à juger d'anciens criminels nazis. Au terme d'une instruction dirigée pendant cinq ans par le Procureur général Fritz Bauer, 22 prévenus sont sur le banc des accusés. Il voulait qu'ils soient le procès collectif du système industriel d'extermination, en requalifiant tous les accusés de meurtriers de masses, quel qu'ait été leur rôle individuel. La justice allemande (non épurée) ne le suivit pas et les peines infligées à ces ex-SS furent légères pour la plupart des accusés... »²⁰.

Dans le système judiciaire allemand de l'après-guerre, Fritz Bauer est une figure controversée... Il savait qu'il était un homme haï et en danger : « Dès que je sors du Palais de Justice, je me retrouve en territoire ennemi. »²¹. On le retrouva mort dans sa baignoire le 1er juillet 1968. » Les causes de sa mort restent à ce jour non éclaircies.

En pleine « époque Bauer », c'est-à-dire au milieu des années 1950, 66% des directeurs de départements ministériels étaient d'anciens membres du parti national-socialiste, le NSDAP, et 45%, également d'anciens membres de la SA, les « chemises brunes » de la *Sturmabteilung*. »²²

« Du côté de la police criminelle fédérale (BKA), on sait depuis un rapport de 2011 que 33 de ses 47 cadres dirigeants de l'après-guerre étaient d'anciens SS. Comme par exemple Paul Dickopf, sous-lieutenant affecté au SD, le service secret de la SS. Bon ami du banquier suisse d'extrême-droite François Genoud, celui-ci devient patron du BKA en 1965 et même patron d'Interpol en 1970. Et à sa mort en 1973, c'est le futur ministre des Affaires étrangères d'Helmut Kohl, Hans-

¹⁷ *Ibid.*, page 666.

¹⁸ Dans les années cinquante, plus de 60% de la population allemande considère encore que le nazisme est une bonne doctrine qui a dérapé.

¹⁹ Jürgen Bevers, *Der Mann hinter Adenauer. Hans Globkes Aufstieg vom NS-Juristen zur Grauen Eminenz der Bonner Republik*. Berlin: Christoph Links 2009.

²⁰ T. Schnee, « Les grosses lacunes de la dénazification », in *La Liberté*, 11 décembre 2015.

<https://www.laliberte.ch/dossiers/histoire-vivante/articles/les-grosses-lacunes-de-la-denazification-316070>

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

Dietrich Genscher, lui-même affecté à la Waffen-SS en 1945, qui prononce son éloge funèbre en affirmant que Dickopf ‘a été un exemple pour toute la police allemande’.

Aux services secrets extérieurs (BND), la situation est similaire. Les recherches historiques permettent même de découvrir l’histoire de la formation d’un réseau d’anciens nazis qui ont cru, un temps, que la restauration du Reich serait possible. Ce qui est sûr, c’est que tout ce petit monde a marché main dans la main. Au Ministère des affaires étrangères où, à la défaite, 573 cadres sur 706 sont d’anciens membres du NSDAP et 70, d’anciens membres de la SS, la ‘cellule de protection juridique’ chargée de suivre les cas des prisonniers de guerre allemands emprisonnés à l’étranger fonctionne plutôt comme un ‘centre d’alerte’. Elle prévient les nazis en fuite, le ‘boucher de Lyon’ Klaus Barbie par exemple, des actions lancées à leur rencontre. La campagne la plus virulente est celle menée en 1957 contre les ‘juges sanguinaires de Hitler au service d’Adenauer’, avec la publication du *Livre brun* énumérant les noms des juristes et hauts fonctionnaires de la RFA compromis dans le nazisme (dans l’édition de 1965, le *Livre brun* cite 21 ministres et secrétaires d’État, 100 généraux, 828 magistrats et procureurs, 245 diplomates et hauts fonctionnaires des Affaires étrangères et 297 hauts fonctionnaires de la police et des services secrets [...]) Ces dénonciations, bien que fondées, soulèvent peu d’écho en RFA en raison du consensus anticommuniste ambiant. Notons qu’aucun fonctionnaire de l’échantillon ne figure dans ce *Livre brun* »²³.

En définitive, et jusqu’à aujourd’hui, il apparaît clairement que la dénazification de l’Allemagne a été une gigantesque entreprise de recyclage de criminels dans les circuits de l’État fédéral, ceux des partis politiques, de l’administration, de tous les services publics, des Konzern, de la presse, de la Justice, de l’enseignement, de la médecine...

Régulièrement, la Chancelière est interrogée. « Malgré les demandes répétées, la Chancellerie de Mme Merkel, qui contrôle notamment tous les services secrets, refuse toujours de créer une commission historique sur son passé. Au-delà d’éventuelles découvertes de sordides compromissions, il n’est pas exclu que certains politiques n’aient aucune envie de devoir réécrire l’histoire de la miraculeuse reconstruction allemande ou du mythique chancelier Konrad Adenauer »²⁴. Il est donc parfaitement évident que si Martin Heidegger avait été renvoyé devant un tribunal de la RFA avec un dossier non tronqué, la probabilité qu’il soit jugé par des juges qui furent comme lui membres du NSDAP aurait été assez grande, et plus grande encore celle qu’il soit acquitté.

II / 3 / Le cas Martin Heidegger

Alain Badiou affirme que Heidegger « *est passé en procès... devant un tribunal et qu’il a été condamné pour appartenance au parti national-socialiste.* »

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

D'une part, Heidegger n'a pas été convoqué devant un tribunal dument constitué de juges en présence d'avocats, de greffiers, de procureurs... », mais il a été convoqué par une *Commission de dénazification* constitué de trois professeurs²⁵ - ses collègues et pairs - de l'Université dont il fut le recteur et de militaires français. Cela change tout. Le tribunal prononce un jugement (peine, condamnation, acquittement...). Ces commissions de dénazification organisent des arrangements, d'abord, sanctions et promotions professionnelles, petites vengeances... Pas grand-chose à voir avec les faits. Cela est absolument évident dans le cas Heidegger.

D'autre part, il n'est pas convoqué pour « *son appartenance au NSDAP* » comme le prétend Badiou, mais dans un cadre défini comme suit : « *toute personne qui avait tenu un rôle d'informateur pour les services secrets, avait été un fonctionnaire du parti ou avait occupé un poste de responsabilité administrative - tel que recteur ou doyen - serait évidemment mise en examen.* »²⁶

La commission fut plus que complaisante. Gerhardt Ritter, par exemple, avait témoigné savoir que Heidegger était secrètement opposé au parti national-socialiste depuis la 'Nuit des longs couteaux' de l'été 1934... Dans ses carnets de voyages de 1946, le journaliste suédois Stig Dagermann note aussi qu'en échange de 100 DM, il est facile de trouver tous les témoins de moralité nécessaires pour être blanchi. Il ajoute que « [...] la Commission parvint à la fin de l'été 1945 à un verdict indulgent. Il fut établi que Heidegger avait seulement été un partisan initial, quoiqu'ardent, de la révolution nationale-socialiste [...] mais qu'il avait cessé d'être national-socialiste à partir de 1934 »²⁷.

« Cependant, Lampe et quelques autres professeurs sans bienveillance pour le cas Heidegger firent pression pour que la recommandation de la commission fût annulée, en faisant valoir que si Heidegger s'en sortait virtuellement blanchi, il n'y aurait pas de précédent pour poursuivre d'autres membres incriminés du corps enseignant. Le sénat académique refusa la première recommandation, et l'affaire fut renvoyée devant la commission pour une nouvelle audience. »²⁸

« Les accusations suivantes, concernant les années 1933-1934 pendant lesquelles Heidegger était recteur, faisait l'objet de l'instruction : 1) La propagande nazie menée par Heidegger auprès du corps étudiant ; 2) L'administration dictatoriale de l'université par Heidegger, conforme aux principes du culte du Führer ; 3) Les restrictions de la liberté d'enseignement exercées par Heidegger à l'égard des enseignants. La précarité de la position de Heidegger était bien réelle »²⁹.

« Il proposa qu'on demande à Karl Jaspers de témoigner de ses capacités professionnelles, pensant que cela ferait pencher la balance en sa faveur. [...] Cependant, la lettre de Jaspers, datée du 22 décembre 1945, fut profondément et sciemment ambivalente [...] » aussi bien eu égard à l'antisémitisme de Heidegger qu'eu égard à son enseignement. [Cependant] il devait être autorisé

²⁵ Les trois membres originels de la commission, Constantin von Dietze, Gerhardt Ritter et Adolphe Lampe, avaient pris part au complot du 20 juillet visant à assassiner Hitler et avaient récemment été libérés des géôles allemandes. » Donc, trois nazis, purement nazis.

²⁶ Valerie Allen et Ares Axiotis, *L'art d'enseigner de Martin Heidegger. Pour la commission de dénazification*, Paris, Klincksieck, 2007, 93 pages, traduction de Xavier Blandin.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*, page 55.

²⁹ *Ibid.*, page 55.

à continuer ses travaux de recherche, et bénéficier d'une pension à titre personnel. Mais sans preuve d'une rétractation complète et sincère, il devait être interdit d'enseigner. [...] Jaspers recommanda ainsi la révocation de Heidegger, adoucie par l'allocation d'une pension de subsistance. [...] Le sénat suivit les indications de Jaspers et décida, par vote du 19 janvier 1946, de recommander que Heidegger fût défait de son habilitation à enseigner, démis de ses fonctions, et qu'il bénéficiât d'une pension réduite. [...] Le 28 décembre 1946, il fut enfin décrété que l'enseignement ainsi que toute participation aux activités de l'université seraient interdits à Heidegger. Toute allocation financière devait cesser à la fin de l'année 1947, mais cette dernière sanction fut levée avant de prendre effet. L'ensemble de l'interdiction ne fut officiellement annulé qu'en 1951 »³⁰.

Comme il fut interdit d'enseigner, « comme son ami Carl Schmitt, il s'empressa d'organiser des cours privés illégaux »³¹. Comme il s'était arrangé pour cacher tout document compromettant, « son adhésion au parti nazi jusqu'en 1945 », etc., il échappa à la prison. « Il le dut principalement au soutien de philosophes français. »³².

II / 4 / Le cas Adolf Hitler

Alain Badiou dit : « [...] *Hitler est véritablement un meurtrier, un assassin. Il a quand même réussi à mettre aux Allemands sac au dos pour aller conquérir le monde. Hitler, c'est le massacre généralisé [...] C'est la guerre comme seule figure d'existence de la politique. Et la guerre conquérante, meurtrière, etc. Y compris les juifs, c'est traité comme une guerre. C'est un homme de la guerre.* »

Que de platitudes ! Certes, Hitler est un guerrier. Mais pas seulement... Paroles de témoins de l'époque... Adolf Hitler est d'abord un grand séducteur, aussi bien en privé que face à une foule, un maître de l'amour politique fusionnel. Voici une série de témoignages³³ qui attestent combien des personnalités de l'époque ont - qui par intérêt, qui par conviction, qui par aveuglement . été sensibles aux charmes du Führer.

Bertolt Brecht. 1922. Parole oraculaire... Dans *Jenseits der Nation*, Heiner Müller rapporte que, se trouvant à Munich en 1922 où il assiste à un meeting du jeune NSDAP, Bertolt Brecht aurait dit à son voisin de table et ami : « *Regarde cet Hitler : Il parle à ceux et pour ceux qui sont au fond de la salle. Ce type ira loin...* »

Joseph Gobbels. 1932. L'acteur juge de l'acteur. Présent à un meeting au Palais des sports de Berlin. « À la fin, il entre dans un merveilleux et incroyable pathos oratoire, puis il conclut par ce mot : *Amen !* L'effet est si naturel que les gens en sont profondément bouleversés et émus. »³⁴

Ernst Hanfstaengl. 1922. L'analyste du « *magicien* ». À Munich, il assiste à des meeting politiques ;

³⁰ *Ibid.*, page 60.

³¹ *Ibid.*

³² A. Garrigou, « Si Heidegger avait été en prison », in *Le Monde diplomatique*, 23 septembre 2014.

³³ É. Branca, *Les Entretiens oubliés d'Hitler, 1923-1940*, Perrin 2019.

³⁴ *Ibid.*, page 30

il y rencontre Hitler : « Sa technique rappelait les feintes et les parades d'un escrimeur ou les rétablissements d'un funambule [...] J'étudiais l'assistance. Qu'était-il advenu de cette foule disparate que j'avais vu une heure plus tôt ? Qu'est-ce qui, brusquement, soudait ensemble ces gens que la chute vertigineuse du mark condamnait à travailler sans relâche pour gagner à peine de quoi vivre décentement ? Le brouhaha et le tintement des chopes avait cessé ; les spectateurs buvaient chacune des paroles de l'orateur. À quelques pas de moi, une jeune femme gardait les yeux rivés sur Hitler : littéralement subjuguée par la vision de la future Allemagne que celui-ci évoquait, elle semblait plongée dans une sorte d'extase. »³⁵

Tittajna. 1936. Ce que femme sait. « Hitler s'avance vers moi, la main tendue, et je suis frappée par le bleu de ses yeux, que la photographie rend bruns. Je pense qu'il est très différent de son image et je le préfère ainsi avec son visage plein d'intelligence et d'énergie qui s'éclaire lorsqu'il parle. En cet instant, je comprends la séduction de ce conducteur d'hommes et son pouvoir sur les foules. »³⁶

Alphonse de Châteaubriant. 1938. Prix Goncourt 1911. « 'Je suis en vous et vous êtes en moi', lui arrive-t-il [à Hitler] de dire dans un discours à son peuple. [...] Il faut reconnaître que, dans notre misère humaine, c'est là une chose bien splendide et bien forte que nous puissions être unifiés et liés indissolublement, comme le paysage du bord du lac est lié et un avec son reflet, et donc comme Hitler, vivant dans le cœur de son peuple, est lié à son peuple et un avec son peuple [...] L'homme qui gouverne l'Allemagne est [...] un homme exceptionnel dont l'esprit puise ses idées non dans les régions glacées de l'ambitieuse habileté politicienne, mais dans un amour profond et dans une discipline de soi-même dont n'ont aucune idée les professionnels de la rouerie et de la combine. Hitler a un génie plus vaste que celui de l'individualité, plus profond que celui de l'esprit. [...] Oui, Hitler est bon. Regardez-le au milieu des enfants, regardez le penché sur la tombe de ceux qu'il aimait, il est immensément bon... »³⁷.

C.-G. Jung. 1940. Le psychanalyste des possédés. « Il est le haut-parleur qui amplifie les murmures inaudibles de l'âme allemande jusqu'à ce qu'ils puissent être entendus par l'oreille de la conscience allemande. Il est le premier homme allemand à dire à tous les Allemands ce qu'ils pensent et ressentent inconsciemment sur le sort allemand, surtout depuis la date de la défaite de la Première Guerre mondiale, et l'une des caractéristiques qui teinte chaque âme allemande est le complexe d'infériorité typiquement allemand, le complexe du petit frère, de celui qui est toujours un peu en retard à la fête. Le pouvoir d'Hitler n'est pas politique, il est magique. [...] Si Hitler est le miroir de l'inconscient allemand, il n'est le support d'aucune projection pour un non-allemand [...] Il a un accès exceptionnel à l'inconscient. [...] Hitler, lui, écoute et obéit. Le véritable leader est toujours dirigé.... C'est ce qui le rend puissant. Sans le peuple allemand, il ne serait rien »³⁸.

³⁵ Ernst Hanfstaengl, Hitler, *Les années obscures*, Paris, Perrin, 2018. Cité dans Éric Branca, page 44.

³⁶ *Ibid.*, page 186. Interview d'Hitler par Tittajna, in *Paris-Soir*, 26 janvier 1936.

³⁷ *Ibid.* page 214-215. Entretien d'Hitler avec Alphonse de Châteaubriant, in *Le Journal*, le 2 septembre 1938. Cité dans Éric Branca, *Les Entretiens oubliés d'Hitler. 1923-1940*, Perrin, 2019, pages 214-215.

³⁸ *Ibid.*, page 23. Hubert Knickerbocken, *Is tomorrow Hitler's ?*, New York Penguin, 1941.

II / 5 / La Deuxième Guerre mondiale revue par les studios de Hollywood

Alain Badiou poursuit : « *Finally, ou bien les Allemands pensent ce qu'ils ne font pas, ou bien ils font ce qu'ils ne pensent pas. Le nazisme, c'est un peu cela. Moi, je reste stupéfait, mis à part les crimes abominables, etc. Une question en soi reste celle d'une adhérence des Allemands à cette affaire jusqu'au bout, jusqu'au bout. C'est pourquoi, lorsque le Débarquement a eu lieu, les Alliés pensaient que cela allait être une promenade, que l'Allemagne était fichue, mais non, ils se sont battus comme des chiens, jusqu'au bout. Cela a été une guerre meurtrière, terrible... La contre-offensive des Ardennes... vraiment au moment où tout est perdu. En plus, ils continuaient à faire marcher les convois des déportés, à exterminer les juifs jusqu'à la dernière minute. On ne me fera pas croire que tout cela était le fait d'une simple poignée de gens. Non, il y avait vraiment une ligne. Donc, c'est pour cela que je dis, que d'une certaine manière, ils faisaient absolument avec une discipline, une férocité, et donc aussi un courage, parce qu'ils sont morts par millions dans cette affaire, quelque chose dont le contenu de pensée était soit inintelligible, soit affreux.* »

Étranges déclarations ! Un ensemble d'approximations, de jugements hâtifs, de faits discutables... Par exemple, Badiou écrit : « *Finally, ou bien les Allemands pensent ce qu'ils ne font pas, ou bien ils font ce qu'ils ne pensent pas. Le nazisme, c'est un peu cela. [...] c'est pour cela que je dis [qu']ils faisaient absolument [...] quelque chose dont le contenu de pensée était soit inintelligible, soit affreux.* »

On peut interroger de telles déclarations. D'une part, on peut dire : Quoi ?, les Allemands, les nazis, n'étaient-ils pas conscients, ni de leurs actes, ni des raisons de leurs actes ? Ne peut-on pas affirmer que le projet d'extermination des juifs, historiquement, a été longuement mûri. D'autre part, on peut aussi soutenir que, à cet égard, le peuple allemand n'est pas différent des autres peuples.

Quoi qu'il en soit, Badiou énonce encore ces phrases hautement énigmatiques : « *Une question en soi reste celle d'une adhérence des Allemands à cette affaire jusqu'au bout, jusqu'au bout. C'est pourquoi, lorsque le Débarquement a eu lieu, les Alliés pensaient que cela allait être une promenade, que l'Allemagne était fichue, mais non, ils se sont battus comme des chiens, jusqu'au bout. Cela a été une guerre meurtrière, terrible... La contre-offensive des Ardennes... vraiment au moment où tout est perdu.* »

De quelle « affaire » s'agit-il ? Du *nazisme* ? Mais quelle est donc l'affaire du nazisme ? S'agit-il de la guerre ? S'agit-il de la *Question allemande* ? S'agit-il de la race allemande ? S'agit-il du *Vaterland* ? Questions qui intéressaient Heidegger au plus haut point...

Badiou évoque une « *adhérence des Allemands...* » Voulait-il dire « *adhésion* » ? Entre les deux termes, il y va de la différence entre un collage matériel et une décision consciente. On peut dire que, par temps de pluie, l'*adhérence* des pneus à la chaussée est réduite... » ; en aucune façon, on ne peut parler de l'*adhésion* des pneus à la chaussée. L'adhésion procède d'une décision consciente, par exemple, celle d'adhérer au NSDAP...

Badiou dit encore : « ... [L]orsque le Débarquement a eu lieu, les Alliés pensaient que cela allait être une promenade, que l'Allemagne était fichue... », mais non, ils se sont battus comme des chiens, jusqu'au bout. » Comme des chiens... À partir d'octobre 1942, un soldat soviétique arrivant sur le front de la Bataille de Stalingrad avait une espérance de vie de trois jours... Avant la Bataille de Koursk, dite la

Bataille des chars, les deux ennemis savaient qu'il n'y aurait pas de prisonniers.

Plus encore, l'usage répété des locutions « *Jusqu'au bout* », « *tout est perdu* », laisse accroire que les véritables hostilités ont commencé le 6 juin 1944 et se sont terminées au début du mois de janvier 1945 ! On doit rappeler que les Alliés *savaient* depuis un certain temps déjà que l'Allemagne avait perdu la guerre. Or, si on peut dire que c'est la France qui a principalement supporté le poids de la Première Guerre mondiale, il est évident que c'est l'Union soviétique qui a porté le plus lourd fardeau de la Deuxième Guerre mondiale. « [C]'est un fait irréfutable que c'est l'Union soviétique qui apporta la contribution la plus grande dans la victoire des Alliés contre l'Allemagne nazie ».³⁹

« [L]orsque le Débarquement eut lieu, *les Alliés pensaient que* cela allait être une promenade, que *l'Allemagne était fichue...* », dit Alain Badiou. Si les alliés ont « *pensé* » que l'Allemagne était *fichue*, ils avaient parfaitement raison, à condition d'ajouter « d'un point de vue militaire seulement ». Et, pour maintenir la cohérence d'un raisonnement, on doit ajouter que les mêmes Alliés ont bien dû penser à la situation militaire de l'Union soviétique, qui elle aussi, était *fichue*, mais d'une tout autre façon, car elle est alors « *fichue* » de gagner la guerre toute seule et de ramasser la mise. Après Stalingrad et Koursk, il est donc urgent, pour les USA de limiter autant que possible l'étendue de la victoire soviétique. « À l'initiative d'un débarquement, il n'y a pas que le Président américain, Roosevelt, et le Premier ministre Britannique, Churchill. Il y a aussi Staline qui depuis 1941 milite intensément pour un assaut à l'Ouest ; un second front qui allégerait le fardeau soviétique et prendrait les nazis en étau. Prudent, Churchill repousse l'échéance plusieurs fois. Son *armée n'est pas prête*, dit-il ; sinon qu'en 1943, la situation a changé. Les plus habiles stratèges militaires ont compris que l'Allemagne ne gagnerait ses guerres que pour autant qu'elle pourrait mener des *Blitzkrieg*. Or, cela cesse devant Moscou dès janvier 1942 où, faute d'avoir réussi à détruire les trois armées allemandes, l'Armée rouge interdit l'entrée de la ville à la *Wehrmacht* et l'oblige à reculer. L'Armée rouge a relevé la tête, gagné à Stalingrad. À l'Est, elle engrange les victoires. Pour les Américains et les Britanniques, il faut faire vite. Les Soviétiques risquent d'écraser Hitler tout seul et de faire de l'Allemagne leur prise de guerre. »⁴⁰. Et, effectivement, il y a urgence. La Bataille de Koursk (juillet-août 43) - dite Bataille des chars -, la plus grande Bataille de l'histoire, confirme la victoire de l'Armée rouge, victoire sans retour. En effet, il ne s'agit pas d'enregistrer que l'Armée rouge a militairement gagné la bataille ponctuellement. Ayant perdu la bataille, d'un point de vue strictement militaire, la *Wehrmacht* devait reculer la ligne de front de plusieurs centaines de kilomètres. L'hypothèse⁴¹ suivante peut être retenue... Alors, les USA auraient pu attaquer et vaincre une *Wehrmacht* épuisée...

Mais la consistance des faits importe. On préfère se fier au cinéma hollywoodien :

³⁹ Jacques R. Pauwels, *Le mythe de la bonne guerre. Les États-Unis et la Deuxième Guerre mondiale*, Bruxelles, Aden, 2005, 378 pages.

⁴⁰ C.-H. Groult, « 75 ans du Débarquement : comment le 6-Juin est entré dans la légende », in *Le Monde.fr*, le 6 juin 2019. https://www.lemonde.fr/videos/video/2019/06/06/75-ans-du-debarquement-comment-le-6-juin-est-entre-dans-la-legende_5472175_1669088.html

⁴¹ Jacques R. Pauwels, ouvrage cité.

« L'opération Overlord, le débarquement des alliés occidentaux attendu depuis si longtemps, devint une réalité le 6 juin 1944 sur les plages de Normandie. Cette opération particulièrement spectaculaire fut célébrée par Hollywood dans les années soixante avec le film à succès *Le jour le plus long*, et elle fut commémorée en grandes pompes en 1994, un demi-siècle après les faits, suggérant que durant toute la Deuxième Guerre mondiale, aucun autre événement n'avait été plus dramatique ou plus important »⁴². Il est aujourd'hui convenu de considérer que le Débarquement du 6 juin 1944 sur les côtes normandes est « l'une des plus grandes opérations militaires de l'histoire ». Un assaut massif de milliers de bateaux et d'avions, qui a vu s'élancer sur les plages de Normandie plus de 150.000 soldats alliés, venus de 13 pays. » Cette force fait face à 40.000 soldats allemands retranchés sur 80 kilomètres de côtes normandes. Or, après que les Alliés ont débarqué en Normandie, la *Wehrmacht* dispose de 27 divisions en Europe occidentale et de 270 sur le front de l'Est. On compte donc 10 fois plus de *chemins de promenades* sur le front de l'Est. Face aux dimensions du front de Koursk (260 kms sur 140 kms), aux 2.000.000 de soldats qui s'y affrontent pendant près de six semaines... on ne dira pas que le « Débarquement fut une promenade », les corps de près de 100.000 soldats tués pendant la Bataille de Normandie occupent les cimetières, mais... on est loin des 1.100.000 morts de la Bataille de Moscou⁴³, des 2.000.000 de la Bataille de Stalingrad⁴⁴. Lors de la Bataille de Koursk, près de deux millions de soldats moururent... avant les Batailles du Dniepr, de Küstrin... ou de Berlin⁴⁵.

Conclusions

Au terme de ces quelques notes et remarques portant sur la plaidoirie d'Alain Badiou, il semble que la crédibilité de son « client » Heidegger soit mise en question.

Pour « sauver le soldat Heidegger », Badiou se croit obligé de réécrire l'histoire et se satisfait de raconter des histoires. Ce faisant, il abandonne le terrain de l'histoire comme « *connaissance du passé*⁴⁶ » pour reprendre l'expression d'Henri-Irénée Marrou. En conséquence, il abandonne en même temps le terrain de la philosophie qui considère que l'expression « *établissement des faits* », « *objectivité des faits* » a une certaine pertinence dans les processus de l'interprétation ou de la connaissance d'une séquence du passé. Une telle légèreté affecte encore la crédibilité de Martin Heidegger.

On en veut pour preuve l'interview testamentaire qu'il accorda au *Spiegel* le 23 septembre 1966. Celui-ci fut publié sous ce titre : « Seul un Dieu peut nous sauver. Le philosophe et le Troisième Reich »⁴⁷. Ce texte vaut autant par ce que Heidegger dit que par ce qu'il dit à demi ou

⁴² *Ibid.*, page 147.

⁴³ T. Plievier, *Moscou*, Paris, Libretto, 2018, traduction de M. Roth, traduction de P. Stéphano.

⁴⁴ T. Plievier, *Stalingrad*, Paris, Libretto, 2018,

⁴⁵ T. Plievier, *Berlin*, Paris, Libretto, 2018., traduction de M. Laval et R. Chenevard. Journaliste à Mediapart, F. Bonnet produit une série de cinq articles sur cette trilogie et sur la biographie de cet écrivain tombé dans l'oubli. <https://www.mediapart.fr/journal/dossier/international/theodor-plier-vier-un-ecrivain-dans-l-europe-barbare>

⁴⁶ H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*, Éditions du Seuil, Points, 1975, page 26.

⁴⁷ Martin Heidegger, „Nur noch ein Gott kann uns retten. Der Philosoph und das Dritten Reich“ *Spiegel-Gespräch*, dans *Der Spiegel*, 23 septembre 1966. Parution le 6 mai 2014. (Seul un Dieu peut nous sauver. Le philosophe et le Troisième

tait. Il vaut aussi par la qualité de ses deux interlocuteurs, notamment celle de Georg Wolff. Né en 1914, il rejoint la SA dès 1933 ; on le retrouve membre de la SS dans les SS-*Einsatzkommando* dès 1940, il fait une carrière militaire jusqu'à la fin de la guerre. Il rejoint le *Spiegel* dès 1950... Soupçon d'interview de complaisance...

Par exemple, les journalistes interrogent Heidegger sur son antisémitisme : « Après 1933, vous aviez encore des étudiants juifs. On dit qu'avec quelques-uns d'entre eux, vous aviez d'excellents rapports ». Il répond : « L'une de mes plus douées des étudiantes, Helene Weiß, qui émigra plus tard en Écosse, lorsqu'il ne fut plus possible de passer un doctorat aux étudiants juifs, elle le passa à Bâle avec une thèse intitulée « Causalité et accident dans la philosophie d'Aristote. À la fin de sa préface, elle écrit : L'essai d'une interprétation phénoménologique que nous présentons dans la première partie doit beaucoup à la non publiée Interprétation de la philosophie grecque. » Autrement dit : « C'est eux qui le disent ! »

Par exemple encore : « Comment est-il advenu que vous soyez devenu Recteur de l'Université de Freiburg ? » — « [...] Le jour même de son retrait du poste de Recteur, c'est Möllendorf qui vint vers moi et me dit : « Heidegger, maintenant, vous devez prendre le poste. Je restais pensif parce que je n'avais aucune connaissance des questions administratives ». Habile, n'est-ce pas ?

Enfin, il est question de l'impérialisme de la technique et de ses effets destructeurs.

« [Le] déracinement de l'homme est déjà là. Nous n'avons plus que de purs rapports techniques. Ce n'est plus une terre, celle sur laquelle l'homme vit aujourd'hui. Récemment, en Provence, j'ai eu un long entretien avec René Char, le poète et le combattant de la Résistance. En Provence, on érige des bases de lancement de fusées et la région devient une sorte d'in vraisemblable désert. Le poète, qu'on ne peut soupçonner de sentimentalité ou de glorification de l'idylle, me disait que le déracinement de l'homme qui est là, face à lui, constitue la fin, si ce n'est la fin ; si, encore une fois, la pensée et la poésie ne parviennent pas à générer un pouvoir non-violent. »⁴⁸. Ce n'est pas moi ! On me l'a demandé...

Heidegger poursuit : « D'après notre expérience humaine et d'après l'histoire, autant que je puisse m'orienter, je sais que tout ce qui s'est fait d'essentiel et de grand n'a pu advenir que parce que l'homme a une patrie (*Heimat*) et est enraciné dans des traditions. »⁴⁹

« La préparation des dispositions à prendre devrait constituer le premier secours. Le monde ne peut pas être à travers l'homme, mais aussi, pas sans l'homme comme il est et ce qu'il est. De mon point de vue, cela dépend, au fait que ce que j'appelle un polysémique, aujourd'hui détourné de son sens, l'ÊTRE (Das SEIN), soit ce dont l'homme a besoin, comme sa révélation, comme sa préservation, et comme sa constitution. »⁵⁰

Reich) <https://philochat.wordpress.com/2014/05/06/heidegger-das-spiegel-interview/>

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

On ne peut même pas dire que la question du *Blut und Boden* soit absente puisque le racisme de Heidegger n'est pas un racisme biologique ; mais tout semble là pour que le doute⁵¹ subsiste ou revienne ou s'installe.

Gilbert Molinier

Berlin, juillet 2019

⁵¹ Cf. F. Rastier, *Naufrage d'un prophète*, ouvrage cité.